

RAP (Randonnée Aléatoire de Poésie)

José Acquelin

Volume 47, numéro 3 (269), septembre 2005

Lever l'encre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32848ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Acquelin, J. (2005). RAP (Randonnée Aléatoire de Poésie). *Liberté*, 47(3), 16–28.

RAP (Randonnée Aléatoire de Poésie)

José Acquelin

Le voyage m'a été imposé trop jeune pour que je puisse le considérer, même encore très souvent aujourd'hui, autrement que comme une brisure, une séparation, une scission, une déchirure, un éclatement d'un espace-temps inassouvi, dont je n'ai pu jouir assez pour avoir envie d'en connaître d'autres.

N'ayant jamais eu assez de chances, d'occasions, de culot, de tempérament pour m'intégrer et me plaire dans un lieu donné — que ce soit dans mon enfance, mon adolescence ou ma jeunesse — j'en suis venu à privilégier la sédentarité, le calme, la contemplation et, au mieux, la marche, la déambulation pour tenter, simplement et animale, de me laisser apprivoiser par un lieu circonscrit, en l'occurrence Montréal.

Ainsi voyager ne m'est jamais un plaisir si je ne peux m'arrêter, m'installer en un endroit où j'ai plein loisir de me sentir avec les êtres qui y vivent. D'où mon zen affiché, ma tranquillité extérieure qui n'est qu'une volonté profonde d'habiter le premier lieu, déjà mobile, que je connaisse : mon corps.

Il n'y a donc rien chez moi de l'explorateur, de l'aventurier, du curieux. Si j'ai voyagé, ce sont plutôt les conjonctures familiales, affectives ou poético-professionnelles qui m'y ont amené. Il est rarissime qu'un déplacement ne me ramène à ce sentiment d'une terrible solitude face à la multitude des autres solitudes, d'un destin noyé parmi d'innombrables destins, aussi démunis sinon plus que moi. Ce qui ne veut pas dire que je dénie ce qu'ont pu m'apporter de conscience, de lucidité, d'humanité quelques piétinements en dehors de mon petit terrain de jeu.

Démystifie-t-on la solitude en constatant son universalité ? Qu'est-ce que la solitude, si ce n'est une prescience de la mort ? Avoir un chez-soi, habiter un village, une ville, un pays, est-ce autre chose que de se rajouter une peau de plus pour se protéger ? Et l'exil, ne serait-ce pas ainsi une façon de changer de peau, de force ou de gré ?

Je suis trop loin de ce que je ne suis pas pour m'en éloigner plus que je ne le fais déjà ici et maintenant en écrivant. Car écrire, comme tout autre art — y compris celui de voyager — n'est rien d'autre que voyager en soi, dans le soi, par le soi.

Après la démangeaison d'exister, plus loin, il n'y a plus de hors-soi, il n'y a plus d'après, il n'y a plus de plus loin.

Dialogue avec la route

Monique Juteau

— J'ai besoin d'un titre pour mon article.

— Il te faudrait un titre avec le mot « Orient » dedans, me suggère la route entre Trois-Rivières et Montréal.

Je ne suis pas d'accord, je m'essaie autrement :

— L'amour, le voyage, l'écriture, lequel des trois est arrivé en premier ?

La route glisse dans le pare-brise un virage à 90° en guise d'étonnement, puis dit :

— Le voyage, l'écriture, l'amour ! Ça fait beaucoup de monde dans un seul titre ! Le fameux « je » qu'on t'a demandé de retrouver pour rédiger cet article, ne risque-t-il pas d'être en quelque sorte surpeuplé et difficile à recenser ?

— Non, chacun à son quartier. L'écriture loge dans les poumons, contrôle le souffle. L'amour niche dans le cœur, partage les sexes. Le voyage est nomade, tantôt il squatte les jambes pour monter les dix mille marches en pierres du mont Girnar en Inde, tantôt il s'installe dans les yeux pour repérer ces phasmes géants, insectes tropicaux imitant la forme des tiges sur lesquelles ils séjournent.

— Et l'Orient ? Je persiste à croire que ce mot devrait figurer dans ton titre, rétorque la route en m'imposant un feu rouge afin que je puisse réfléchir plus longuement.

Ides : Ne pas oublier les noms des gâtisseries
pour contrebalancer / → fonds de l'islam.

KADIN BUDU : cuisine de femme
DILBER DUDAGI : l'un de la belle
VEZIR PARMAGI : doigt du vizir
HANIM GÖBEGI : Nourriture de dame
SARIGI BURMA : Pli du turban

p114 -

Turquie

Reçta - l'Orbex

adilom Philippe Gauthier

à supporter la vie terre-à-terre, à reglé ad. Juste parce qu'on avait
parlé de voyage, de distance, d'écart sans toutefois jamais parlé
d'envolée / faisant fioid. Arrivé près de l'air. Pour voir Istanbul
de loin. Pour jeter l'Europe à la mer, ses petites gris, ses montagnes
mines. Pour oublier l'écueil multicolore. Et c'est là. Présentement.
Qui on a commencé à sentir le poids des misères bord en bord de
nos coeurs. La fatigue du voyage. Mais. En partant, on se dit
Gautier

- Revue autographe Volant
- Passer par la mer Égée, plus chaude.
- Bergame (peut-être)
- Ne pas oublier les gâtisseries

Lundi, 1er mai 1995, Bergame, Turquie

Mai. Des fleurs d'orange qui sortent jusque dans la chambre.
Je pense au Québec. C'est tout.

Monique Juteau, Page d'un carnet de voyage, Bergame, Turquie, 1995.

— Oui, c'est vrai. Au contact de l'Orient, le voyage s'est affirmé. Il a appris à patienter, à marcher pendant des heures sur les rives de la Yamuna pour y chercher cet arbre rempli de chauves-souris géantes dont il avait entendu parler. L'écriture, elle, s'est précisée en notant l'envol de ces milliers de mammifères, leurs collisions les uns avec les autres, leurs ailes trouées. Puis en tentant de transformer cette fin du jour en une réalité vibrante de membranes noires et de cris, l'écriture s'est teintée de réalisme magique. De son côté, l'amour, en relaxant, en s'accordant aux rythmes lents de l'Orient, a découvert comment perdre son temps, comment s'asseoir pour négocier une mésentente, comment laisser des traces dans le récit. Oui, l'Orient devrait avoir son mot à dire dans le titre. Bien que l'amour, l'écriture, le voyage...

— Mais finalement, qui est arrivé en premier ? demande la route avant de devenir autoroute et de disparaître dans le paysage.

— C'est l'écriture, ou du moins, la rêverie poétique qui, à l'âge de raison, s'est installée en premier, au cours d'une longue bronchite où j'ai dû m'absenter de l'école. Plus tard, cette expérience de l'absence m'a servi : apprendre à couper les ponts ; accepter de ne plus être là où sont les autres ; interrompre le cours normal des choses ; disparaître du calendrier d'un certain milieu culturel ; ne plus être visible ; perdre le sens de la carrière... mais je m'égare ! À l'adolescence, avec ses mots comme des petites pompes, l'écriture m'a ouvert la cage thoracique, m'a tellement rendue volatile, qu'à dix-huit ans je partais pour Vancouver au bras d'un premier voyage.

Le premier voyage, tout le monde le connaît ou en a déjà entendu parler. Il est proche parent de ce mouvement de 1968 valorisant le nomadisme, l'errance et la liberté absolues. Philosophie de l'époque visant à contrer ce mode de vie familial et sédentaire proposé par la compagnie Frigidaire pour que *papa ait raison*.

Ce premier voyage m'a donné des cours d'histoire et quelques rudiments de botanique (je n'avais jamais vu de séquoia) sans compter les nombreuses séances de géomorphologie sur l'érosion des montagnes, sur le mouvement des plaques tectoniques du Pacifique. Le voyage est très instruit. C'est un très bon professeur, mais il ne connaît pas grand-chose de la littérature. Aussi, n'ai-je écrit que des carnets de route remplis de narrations sommaires : j'ai fait ci ; j'ai fait ça ; je suis allée là ; j'ai dormi dans les toilettes d'une station d'essence à Prince Rupert, à -35 °C ; j'ai acheté un pot de beurre d'arachides, j'ai payé tant ; j'ai goûté aux *toffees* de Victoria vendus dans des boîtes en métal que l'on peut récupérer pour y déposer tous les appareils dentaires de toutes les reines d'Angleterre. Rien de bien émouvant. Il faut dire que j'étais à l'âge des dispersements.

L'écriture s'éparpillait, flânait devant les fontaines, notait la couleur des pommes grenades, le gluant des méduses, les silences sauvages de Long Beach, mais elle avait beau ouvrir ses cahiers, il n'en sortait rien, tout restait tel quel, ne parvenant pas à transformer une plage en une accumulation de pas et d'incertitudes. Mais le voyage a quand même réussi, tant bien que mal, à ramasser des villes, des personnages, des angoisses de voyageuse solitaire qui deviendraient fort utiles lorsque l'écriture passerait au roman.

Puis l'amour est enfin arrivé, en plein dans le plexus solaire, rue Dundas, à Toronto. Vite l'écriture est montée au cœur afin de faire connaissance avec le nouvel arrivant. Elle allait pouvoir construire des phrases à la première personne du pluriel : nous avons mangé des marrons chauds, rue Young ; nous avons dormi à la belle étoile, dans un parc près des chutes Niagara, si près, que le lendemain matin, nous nous sommes levés trempés de la tête aux pieds pour finalement comprendre que le crachin des chutes avait réussi à nous faire accroire qu'il avait plu toute la nuit. Mais le passage du « je » au « nous » se ferait tard, beaucoup plus tard. Chez moi, l'écriture est une *doubleuse* (redoublante), dès son

retour à la maison, elle doit refaire le voyage comme on recommence une cinquième année. Elle récrit ce qu'elle a rédigé en cours de route, sur le vif. Au besoin, elle se documente en relisant des écrivains voyageurs, en recomposant les paysages à travers atlas et livres de géographie. Elle est lente, toujours un peu en retard sur le voyage.

Le temps des traversées

Midi pile. Une aire de repos en vue. La route revient, ordonne mes pensées. Elle coche l'âge de raison et celui des dispersements, comme si je venais d'accomplir la description de ces deux périodes avec succès. Et je m'empresse d'ajouter en élève modèle :

— Il ne me reste plus qu'à explorer l'âge des comparaisons avec son lot de « plus que » et de « moins que » — le Mexique est plus bruyant que le Nicaragua, le Maroc moins sablonneux que l'Algérie — pour ensuite terminer avec l'âge des compréhensions, quand le trio amour-écriture-voyage devient plus tolérant, plus attentif, plus généreux.

La route me sert une table de pique-nique, mais elle parvient tout juste à me poser deux questions :

— Cette petite histoire des âges ne risque-t-elle pas de te conduire fatalement à l'âge des désillusions ? Ne serait-il pas temps de nous emmener en Orient ?

Je ne l'entends plus, impossible de lui répondre. Les allées et venues des gros camions mettent fin à notre dialogue. Je lance quelques frites aux mouettes, je remonte à bord et repars, un peu zombie. L'auto roule à 100 km/h selon les accords de Kyoto. Un léger brouillard m'emporte et je file au Viêt-nam, là où est née cette idée de traversée littéraire. Une façon de rédiger le voyage en suivant les voies de la poésie et de l'imaginaire, car l'écriture a su très vite qu'elle ne voulait pas relater le voyage, ou pire, le

réciter en égrainant des noms de villes ou en enfilant une série d'anecdotes. Et parce que les médias rapportent des images fascinantes de l'ailleurs, l'écriture ne se voyait pas non plus en train de décrire fidèlement les portes fortifiées de la citadelle de Huê. Elle n'est pas née reporter, ni journaliste, elle est née poète avec trois lots de faiblesses et un fardeau de maladresses. Aussi, pour compenser, pour entrer plus profondément dans le voyage, l'écriture a créé des traversées. Traversées au cours desquelles elle essaie d'injecter la part de ce que je n'arrive pas à comprendre, de ce qui échappe au réel, à la carte postale. Traversées qui permettent aussi de dépayser, d'étonner le lecteur, car le voyage ne se trouve-t-il pas justement dans les surprises littéraires, les inventions narratives et les effets magiques de certaines images ? Souvent ces traversées sont introduites par des lumières étranges, des embruns ou des volutes d'encens ressemblant à des signaux routiers qui encouragent le lecteur à se mettre en mode *magico-réaliste*. Un mode où le lecteur accepte que la réalité soit provisoirement transformée comme dans certains contes d'Orient. Ainsi, visitant un temple d'Hanoi appelé le *Temple de la littérature* (nom réel), un docteur ès lettres empoussiéré sort du vent et me remet un bol de riz et un peu de lumière. Il me demande de m'asseoir afin de rédiger une longue et touchante composition littéraire sur un charbonnier entrevu la veille le long du fleuve Rouge. Non, ce docteur ès lettres n'existe pas en chair et en os, mais il a déjà fréquenté ce temple, cette première université du Viêt-nam, inaugurée en 1076 et dédiée à Confucius. Cette scène est un exemple de ce qui peut arriver au cours de ces traversées. Chaque fois qu'il y a *matière à traversée*, l'écriture, dans un premier temps, s'empare du décor des lieux visités et construit une réalité qu'elle enlumine à sa façon. Un travail qui ressemble un peu à celui de l'archéologue, quand celui-ci reconstitue un temple aztèque en s'inspirant de traces et de morceaux trouvés. Le soir dans sa tente, il imagine sûrement avec une part de *mentir-vrai* les pièces manquantes. Dans un deuxième temps, l'écriture rappelle des êtres venus de l'histoire ou des personnes avec lesquelles

moi, la voyageuse, je suis entrée en contact par le regard et l'imaginaire. Et nous tentons ensuite de les remodeler avec tendresse et le plus justement possible.

Enfin, je me demande si ces traversées, inconsciemment, n'ont pas été machinées pour échapper au récit. Le fait d'écrire en route, d'être constamment en train de bifurquer, de changer de chemin, a peut-être produit cette errance où la narration ne parvient pas toujours à développer une linéarité. « Qui a dit qu'il fallait construire une intrigue et la développer de manière linéaire ? » lance Virginia Woolf dans la nuit des temps, comme pour venir au secours d'une écriture née avec trois lots de faiblesses et un fardeau de maladresses.

Tic-tac et trois grands coups de gong

le long du nerf sciatique pour revenir à la pratique

Et là, précisément, à 13 h pile, une douleur à la jambe droite me ramène dans le présent. Je recule d'un cran le siège de l'auto, relaxe et délaisse les concepts littéraires et les trucs théoriques pour revenir à la pratique du voyage, plus engageante qu'on ne le soupçonne, en ce XXI^e siècle où l'on a tendance à confondre voyage et séjour récréatif. Tic-tac... au début, il y a eu beaucoup de grands déplacements d'un an, puis de six mois. Tic-tac... nous avons tout fait pour que ça dure le plus longtemps possible dans l'esprit de cette phrase de Nicolas Bouvier : « Prendre son temps est le meilleur moyen de n'en pas perdre ». Au début, sans expérience, nous avons bourlingué. Le voyage était un travail à temps plein pour le corps. Parcourir des kilomètres à la Jack Kerouac ; trouver un coin de parc, un bord de route, un endroit, un abri pour dormir côte à côte dans nos sacs de couchage ; monter et descendre de bateaux qui vont jusqu'à Iquitos, de trains qui vont jusqu'à Machu Pichu, de rêves qui vont jusqu'à Fairbanks ; écrire, aussi, mais rapidement. Nous étions pressés, pas par le temps (nous en avions amplement), mais par le désir de reprendre la route afin de voir défiler les paysages, comme si nous avions cherché un paysage primal, une forme de pendant du cri primal, une *utopie réconciliatrice*.

À force d'accumuler des heures, le voyage a pris du métier. L'écriture s'est instruite en passant par l'université. Si bien que, quelques années plus tard, j'obtenais un certificat de voyageur accompagné d'un diplôme confirmant mon statut d'apprentie écrivaine. Tic-tac, tic-tac... j'entre dans un pays fabuleux : l'Inde. Ce pays allait calmer le voyage qui désire constamment chevaucher, marcher, voir sans ne jamais prendre de pause. Ainsi, l'écriture, qui n'en pouvait plus de courir derrière le voyage, allait enfin pouvoir le rejoindre. De plus en plus confiante, elle s'est installée pour de bon, me permettant ainsi de suspendre le temps pour commencer un véritable travail littéraire : chercher le mot, la couleur, le souffle, le ton. L'écriture s'est lancée dans un premier roman qui débute en Inde pour se poursuivre en Extrême-Orient. Le « je », le fameux « je », a eu peur de se tromper, de ne pas bien comprendre ce pays. Il s'est donc caché derrière des personnages, surtout des Occidentaux qui, tout au long de ce roman, ont de la difficulté à se départir de leur passé, de leur vie restée là-bas, en Occident. L'Inde et tous les autres pays rencontrés passent en second plan, évacués par les besoins de plus en plus exigeants des personnages et de la fiction. Aux troisième et quatrième séjours, l'écriture fait appel à la poésie. Dorénavant, plus de personnages à transporter, que le « je » responsable de ses dires, que le « nous » en action, que l'Inde en mouvement. Progressivement, sous l'influence de l'Inde, de ses paysages à double paravent, de ses rituels à triple main, de ses sculptures à quadruple bras, l'écriture s'est mise à développer une pensée plus près du sens figuré que du sens propre. Pensée qui interroge non pas les dieux, non pas la croyance, mais toute la poésie inscrite en chacun d'eux. Les *traversées* qui arriveront tard, beaucoup plus tard, ont sans doute un lien étroit avec ce pays qui constamment plonge le voyageur dans un espace-temps troué de moments magnétiques, pour ne pas dire magiques, bien loin de nos concepts sans faille sur la durée des jours et des nuits.

La note d'existence venue de l'Europe

Les années ont passé. Poussée par la crainte d'emprunter les toujours mêmes routes du dire, j'ai tenté d'isoler un élément culturel du voyage sur lequel l'écriture allait pouvoir se concentrer. J'ai trouvé la nourriture, une des premières réalités à laquelle le voyageur est confronté. Manger, choisir des aliments, les porter à sa bouche sont les premières tâches que doit accomplir le voyageur en arrivant dans un pays. Et que vienne la France ! Quatre mois à Lyon, trois mois à Paris afin d'y jeter un regard poétique sur tous ces aliments qui entrent dans la bouche, ce poste-frontière entre l'intérieur et l'extérieur du corps. Au début, l'écriture a craint que cette thématique ne m'emprisonne. Au contraire, elle m'a ramenée aux grands besoins de ce siècle que l'on rencontre partout dans le monde : besoin d'être consolé par le sucre, guéri par les huiles, dorloté par le lait. Le voyage a noté les gestes qui accompagnent la fourchette ; les manières de boire ; les restes dans les assiettes ; le couscous du Maghrébin, métro Barbès-Rochecrouart ; les menus des morts expliqués et traduits dans les salles égyptiennes du Louvre. Pendant ce séjour, après de multiples réflexions et tâtonnements, l'écriture a découvert la note d'existence. Placée après le titre du poème, écrite en petits caractères, la note d'existence concrétise le réel, nomme le lieu déclencheur sans avoir à transporter dans le poème toute cette information du voyage que l'écriture jugeait importante, mais qui encombrerait le dire poétique. Par exemple, le poème intitulé *Blé d'Inde* est présenté par la note d'existence suivante :

Lyon, la chaisière de la place Bellecour a disparu, mais les chaises sont toujours là, sur leurs quatre pattes. On dirait des animaux de basse-cour éparpillés dans le parc. Nous, les Québécois, nous mangerions du maïs comme les poules. La métaphore file. Je m'assois et tente de contrecarrer la légende.

Au début, la note d'existence était bavarde et journalistique. Elle enlevait le désir d'entrer dans le poème. Peu à peu, elle s'est précisée, est devenue plus discrète, plus brève, juste assez pour libérer le poème de cette lourde tâche de raconter, de décrire et de situer le lecteur dans un espace géographique.

Pout ! Pout !

Deux brefs coups de klaxon me ramènent au Québec. À la vue du pont Jacques-Cartier, la route s'agite et reprend la conversation :

— Et les retours ! Il faudrait en parler.

— Je ne les oublie pas. Même en voyage, les retours sont l'objet de longues conversations où projets et résolutions de toutes sortes s'entrecroisent. Parfois même, nous allons jusqu'à planifier des randonnées dans les sentiers du parc de la Mauricie, des soupers spaghettis avec les amis, mais les retours sont toujours précipités, ne se déroulent jamais comme nous les avions imaginés.

— Et la grisaille de l'Occident, les envies de repartir, tu ne te souviens plus déjà du côté sombre des retours ?

— Oui, mais je crois avoir réglé mes comptes avec les retours dans un roman où je m'enferme dans une chambre d'hôtel à Laval — résumé de toutes les chambres d'hôtel fréquentées en voyage — afin de me concentrer sur les blues du retour, les souvenirs, la nostalgie, la folie comme moyen de transport et d'évasion.

Grand silence... la route ne répond plus, le pont l'emporte à 80 km/h. J'ouvre la radio. On parle des éditions d'art Le Sabord qui viennent de créer une collection consacrée aux écrits de voyage. « Drôle de coïncidence ! C'est sûrement arrangé avec le gars des vues », semblent dire les conducteurs dans les autos qui me doublent. Fragments, carnets de dérouté, textes transgéniques rédigés

dans l'esprit d'un roman avec une intention poétique, la collection est ouverte. Ça me soulage ! Alors, que repartent les écrivains ! Qu'ils lèvent l'encre ! Qu'ils ramènent matière à réflexion, émotions, lenteur, traversées, car il y aura toujours des lecteurs pour ces récits transformés par l'œil et le cœur des écrivains voyageurs !